

Etre cultivé

Par André Sauge

www.contrepointphilosophique.ch

Rubrique Philosophie

Mai 2005

Jeudi 18 novembre 2004, à la faculté des lettres, jardin des Bastions, Mme ... et M. André Hurst présentaient devant un auditoire composé des membres d'une association hellénique, *Alexandra*, texte de plus de 1400 vers, composé par un auteur nommé Lycophron. Le poème est célèbre, du moins parmi les personnes « cultivées », en raison même de son obscurité. L'argument en est simple, pourtant : un serviteur rapporte au roi Priam les « prophéties » de sa fille Cassandre. Cela permet à Lycophron de parcourir, en adoptant la forme de l'énigme et de la devinette, l'ensemble des mythes grecs et les principaux épisodes de l'histoire qui a opposé « Hellènes et Barbares » (les Perses notamment) jusqu'à l'époque de la composition du poème, soit le second quart du 3^e siècle avant J.-C..

Ce récit, placé sous l'autorité du dieu des oracles, dont « on » sait qu'il ne s'exprime que de manière énigmatique, « oblique », a été composé à Alexandrie, où régnait alors Ptolémée Philadelphe (en digne roi d'Egypte, il avait adopté la coutume des Pharaons, d'épouser leur sœur). Dans son exposé introductif, M. André Hurst proposait une explication intéressante du parti-pris du poète « obscur » : la capitale des rois grecs d'Egypte était un lieu de rencontre de plusieurs peuples (Grecs, Egyptiens, Juifs, Syriens, sans compter les diverses communautés de marins et de marchands en provenance de tous les horizons de la Méditerranée). Le poème de Lycophron, qui est une sorte d'encyclopédie des mythes et de l'histoire grecs, s'adresse à un public de « connaisseurs » qui, sous les devinettes et les énigmes, est invité à « se reconnaître » et, par là, à marquer sa différence. Pour entendre Lycophron, il faut être de « culture » grecque et il faut, en même temps, être un Grec « cultivé » : il faut avoir une connaissance fine de la poésie, de l'épopée, du théâtre et même des historiens locaux.

Nous voici entrés dans le vif de notre sujet : un patrimoine commun, véhiculé par une langue particulière, constitue le fondement d'une culture, mais, à l'intérieur de cet ensemble, un groupe d'individus se différencie, se cherchant une marque de distinction, non plus simplement culturelle, mais cultivée. Il semble que la culture porte dans son destin la nécessité d'un redoublement d'elle-même, puis d'un redoublement du redoublement jusqu'à l'élévation à un suprême degré de raffinement ; qui s'élève jusque là appartient à ceux par exemple à qui (the happy few) Stendhal adressait une œuvre, qui n'était pas simplement un produit culturel, mais, disons pour simplifier, le produit d'un artiste avant que d'être une œuvre d'art par la vertu de la critique littéraire. Notre Lycophron antique ne procédait pas autrement.

Etre une femme ou un homme cultivés, est-ce être capable de comprendre Lycophron, ou de lire Stendhal en entendant le ton de son ironie romanesque ? Qui pourtant pourrait nier que lire Stendhal sans en entendre l'ironie, c'est être stupide, ou se comporter en lecteur stupide, que l'on soit ou non cultivé ? Mais qui ne l'a pas lu sera-t-il condamné à errer dans les ténèbres extérieures ?

Dans un essai intitulé *La crise de la culture*, qui a justement donné son titre à l'ensemble du recueil où il a été publié, et qui traite de « la tradition », de la « liberté », de « l'autorité », de « l'éducation », et même de ce couple introuvable, « Vérité et Politique » - pour le « trouver », il faut précisément une grande culture philosophique – Hannah Arendt nous propose une approche qui, je crois, est fort éclairante.¹

La philosophe distingue, de manière générale, entre les « objets de la vie » et les « objets qui appartiennent à un monde ». Du premier ensemble relève tout ce qui est consommable. Les objets culturels n'échappent pas à la voracité consommatrice des loisirs : livres, films, images, œuvres d'art. Un véritable « objet culturel » ne peut pas être un objet de consommation, il ne peut pas être au service d'une fin, amuser, distraire, plaire ou tout ce que l'on voudra parmi les fonctions vitales (se procurer des plaisirs de substitution, divertir ses ennuis, nourrir ses fantasmes, meubler sa mémoire, etc.). Un objet culturel est l'élément de construction d'un monde de la permanence (par excellence, tel est le statut d'une œuvre d'art). La femme et l'homme cultivés sont ceux qui sont capables de s'élever à la perception de ce « monde » - qui définit l'esprit d'une époque, par exemple – et d'éprouver le sentiment de s'y mouvoir librement tout en se rapportant à ses objets de manière désintéressée. Or, Hannah Arendt nous découvre une perversion intéressante du « monde cultivé », l'ensemble des gens qu'elle désigne par la catégorie des « philistins » (aux yeux des lettrés allemands de l'époque romantique – la notion a été employée pour la première fois par Clemens von Brentano, nous dit l'auteur – les philistins sont les êtres que n'intéresse que le positif ; ils sont sans élévation, de sensibilité grossière, etc.) : par là, elle désigne ceux (et celles) qui asservissent les objets du « monde » - au sens où cela a été dit – à leur propre fin : ces objets leur servent de signe de distinction, de marque de reconnaissance, de code d'appartenance. « Ah ? Vous n'avez pas peur de Virginia Woolf ? Mais c'est que vous êtes tout à fait fréquentable ! Et vous me dites que vous êtes un familier des Guermantes ? Un intime de Charlus ! »

Les « distinctions » opérées par Hannah Arendt peuvent nous permettre de comprendre les malentendus dans les débats sur l'inculture croissante. Il arrive que ceux que nous appelons des « gens cultivés » appartiennent à la catégorie des « philistins ». A la lecture de ce qui précède, par exemple, le lecteur prudhommesque croira volontiers que j'en suis un. Il est vrai que cela peut être un travers si bien invétéré qu'il en est inconscient, chez les professeurs de lettres, dont je suis, plus particulièrement. Décider de la valeur de l'objet littéraire est chose si difficilement pondérable qu'il vaut mieux s'en tenir à la fermeté du jugement qui condamne celui qui ignore « ce qui se recommande » et « ce qui vous recommande » auprès de ceux qui savent. Quoi ? Ce qu'il faut savoir, justement. Faut-il être un rustre pour poser de telles questions !

J'avoue que les considérations de Hannah Arendt ne me satisfont pas tout à fait sur un point, celle de sa définition de l'objet culturel, qui me paraît trop restrictive. Le point de vue de la philosophe revient à donner comme degré suprême de la réalisation de soi l'attitude esthétique devant le monde. Significativement, dans l'ensemble de son essai, elle accorde très peu de place aux connaissances scientifiques (les essais ont été écrits de 1954 à 1968). Est-ce que l'idéal de la culture serait de permettre à l'individu d'accéder à ce degré d'éducation où tout choix moral se règle en terme de « bon » ou de « mauvais » goût ? Il y a d'un côté ceux qui se laissent gouverner par les pulsions (« les consommateurs »), de l'autre, les esthètes.

¹ Hannah ARENDT, « La crise de la culture », in *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*. Gallimard, Paris, 1972, traduction de *Between Past and Future*.

On voudra bien me pardonner si, dans ce qui suit, je ne fais pas table rase, mais je redistribue autrement les éléments de la réflexion sur la culture et ses malheurs actuels (la rédaction de ces quelques réflexions m'a été proposée à la suite de la lecture du texte paru dans la revue « Choisir », une discussion entre trois enseignants de grec à laquelle j'ai participé).

Je recueille d'abord quelques brindilles.

J'ai participé récemment à un séminaire sur la laïcité et l'enseignement du fait religieux. J'avais déjà eu l'occasion de discuter du problème dans le cadre d'une commission mise en place par le DIP à Genève. Comment dirai-je les choses ? J'ai le sentiment qu'aux yeux d'une certaine tradition « cultivée », il existe une réticence, presque aussi inavouable qu'une incongruité ou une inconvenance – être cultivé, entre gens entendus, c'est avoir le sens de certaines convenances – devant l'enseignement du fait religieux comme devant quelque chose qui répugne. La religion est quelque chose de « bas » (une atteinte à l'intelligence, pensent certains), voire de « sale ». Elle dégraderait le cours de l'enseignant qui « devrait » en parler. Je m'interroge tout de même : ce qui fait la répugnance de certains à considérer la religion comme un objet de l'histoire humaine, et donc de culture, n'est-ce pas que les adeptes d'une religion, aujourd'hui, sont, en majorité des hommes et des femmes simples, sans grande « culture », croyants par crédulité, proies faciles pour cette pratique que je n'aime pas beaucoup moi-même et que l'on appelle la prédication ? Est-ce la religion qui suscite la répugnance des esprits raffinés ou les « rustres » qui en sont majoritairement les adeptes ?

Je n'attendrai pas la réponse à ma question, je voudrais m'appuyer sur mon « sentiment » pour en dégager un enseignement : à l'idée de culture, nous associons implicitement la capacité de juger de manière autonome (c'est ce que remarquait Hannah Arendt). L'idée n'est pas pour me déplaire ; je serai simplement sceptique devant l'autonomie du jugement des gens qui considèrent avec un certain dédain les crédules. On ne dédaigne que pour se rassurer sur ses appartenances et s'en faire valoir. Ne pourrait-on être cultivé sans suffisance et sans répulsion pour ceux qui ne sont pas de notre caste ? Ne pourrait-on être cultivé sans développer une conscience de caste, soigneusement camouflée sous les belles apparences d'une intelligence ouverte parce que nourrie des grandes œuvres, que l'on dit de l'humanité, quand elles sont détournées pour un usage particulier ? Il y a des œuvres, qui sont le reflet d'un art de vivre et d'un goût propre à une bourgeoisie locale, qui n'ont de prix que parce que leur possession signe votre appartenance. L'aristocratie avait ses quartiers de noblesse ; le goût est la marque de distinction de la bourgeoisie cultivée. On croit ainsi se distinguer par un mérite désintéressé.

Les défenseurs de la « haute culture » s'en prennent à la distinction que l'on fait entre la culture, au sens de l'anthropologie, « américaine » paraît-il, qui définit l'ensemble des outils, usages de la langue, comportements, codes moraux, traditions narratives, croyances d'un groupe humain (la culture « Dogon », par exemple) et la culture qui définit le niveau d'éducation d'un individu, mesurable à ses pratiques, dites, justement, « culturelles » - théâtre, concerts, cinéma (un peu), conférences, tableaux dans le salon, etc. Seule est vraie la culture du second. Vous n'allez tout de même pas nous obliger à appeler « culture » l'ensemble des gestes et pratiques d'un menuisier, par exemple, qui passe prendre une bière au bar d'une station-service de Perly toutes les fins d'après-midi, ne lit même pas le « Matin », reluque de biais quelques images, échange une plaisanterie, entre à la maison, met les pieds sous la table, etc., etc. ! Heureusement, les menuisiers sont de plus en plus rares : ils deviennent surveillants de machines ou manutentionnaires. Les outils et les rapports gestuels au bois qui leur appartenaient encore, il y a peu, faute qu'on ait reconnu qu'ils étaient

constitutifs d'une culture, disparaissent dans l'indifférence des gens cultivés, à l'exception des amoureux de la main, de l'outil, des masques, des statues, du bois que hante une présence qui parle en secret de caresses. Ils disparaissent aussi parce qu'il ne faut pas être bien malin à l'école, aujourd'hui, pour être condamné à faire un tel métier. Et puis, il y a le mouvement irréversible de la technicisation du travail de toutes les matières premières, qui libère si bien la main qu'elle en devient un organe factice.

Je m'interroge tout de même. D'où vient la fascination que le développement technique exerce sur nos sociétés ? N'y a-t-il pas là un reniement d'une culture « humaine » au sens large du terme, d'un certain type de rapports aux choses à travers lesquels l'être humain a construit des civilisations, a construit des « mondes » dans lesquels les choses – des vases, des coupes, des amphores, des cruches, des pots, etc. – n'élevaient pas nécessairement la satisfaction des besoins vitaux, depuis le travail jusqu'aux usages, à un art de vivre, mais nécessairement à un dialogue entre l'homme et la nature ? En tous ses objets utilitaires, l'homme d'aujourd'hui ne lit plus que les démonstrations de sa puissance à quoi rien ne peut résister. Comme une puissance à quoi rien ne résiste est toujours inquiète de ses preuves, la maîtrise technique est happée dans une fuite en avant vers toujours de plus puissance, dont s'accroissent le plus certainement la mégalomanie et l'angoisse d'un fondement qui se dérobe. Il me vient à l'esprit cette anecdote que j'ai lue sous la plume d'un psychanalyste : l'un de ses collègues avait installé le cabinet où il recevait ses patients au quinzième étage d'un immeuble tout de verre ; la salle d'attente était toute de baie vitrée. Après une consultation, il s'y rend un jour pour inviter une patiente dont un signal lui avait annoncé la venue. Il ne voit personne dans la salle, dont une fenêtre était ouverte ; il se précipite : quinze étages plus bas un attroupement se formait. La femme, venue, peut-on supposer, en quête de repères, s'était précipitée pour rejoindre, par la transparence de ce qui aurait dû lui offrir une résistance, la transparence du vide intérieur.

Voici un autre de mes sentiments. Les gens cultivés ont hérité un certain mépris pour le travail – toutes les tâches serviles des besoins – de l'antiquité grecque, notamment des philosophes dont les œuvres se sont imposées à la tradition et qui appartenaient assez généralement à l'aristocratie – il fallait être affranchi du travail pénible pour avoir le loisir de réfléchir, d'adopter un point de vue distant à l'égard des événements. L'école, qui est le lieu du loisir où se forme l'intelligence, est également le lieu où se transmet l'héritage classique (des temps antiques et modernes). Elle a été longtemps le moyen par lequel on s'appropriait des « biens culturels » dont on use en s'en prévalant. Un homme ou une femme éduqués ont sans doute, parfois, une pratique, d'un instrument de musique ou d'un art. Ils ne peuvent exercer qu'un métier libéral. On méprise le développement technique : il est dans la logique du mépris de la main de toute une caste.

Voici donc deux éléments dans l'ensemble de la répugnance dédaigneuse : la religion et la main, toutes deux à usage trop populaire.

J'aimerais examiner un nouveau domaine dans lequel le philistinisme des gens cultivés a des conséquences tout aussi catastrophiques que celle que je viens de dire. Les grandes œuvres « humanisent ». Elles élargissent la conscience de ceux qui les pratiquent à l'humanité dans son ensemble. Les « gens cultivés » sont étrangers à l'esprit communautariste ou identitaire. Ils se reconnaissent et s'apprécient par delà les particularismes locaux, régionaux, nationaux, ethniques, raciaux. Ils peuvent, de ce fait, avoir le sentiment de cultiver des valeurs universelles. Aucun soupçon de racisme ou de méfiance envers l'étranger ne saurait les effleurer. Cela leur fait oublier qu'ils ont aussi leur système d'appartenance, avec son corrélat,

l'ensemble des individus qui ne sont pas de leur monde. Il me semble que les frontières les plus tranchées entre les hommes aujourd'hui ne sont pas géographiques et étatiques, elles sont internes aux sociétés elles-mêmes. Il y a d'un côté les comportements de masse, les pratiques consuméristes et religieuses, par exemple, de l'autre des individus, que l'on appelle des personnes, à qui Descartes, Kant, Husserl, Scheler, d'un côté, Marx, Freud et Foucault de l'autre, servent de caution, qui se distinguent par un art de vivre fondé sur leur capacité à faire des choix, éthique d'un côté, politique, de l'autre, de manière autonome. Loin de moi l'idée de dénigrer une telle valeur. Je m'interroge encore une fois sur l'existence d'une division qui peut induire à des attitudes de condescendance et de rejet aussi discret que possible, qui ne se marque que par de *l'ignorance*. Le mouvement vers l'universel n'est pas un mouvement vers la mondialisation, laquelle n'est pas qu'économique : elle est aussi l'appropriation, par une caste, *de l'humanité*, que des individus prétendent représenter « par excellence ». Un mouvement vers l'universel est un mouvement interne à une société : il est un travail politique, social, économique, culturel, une organisation de l'espace habité, qui lutte contre la fabrication des différences excluantes : les forts, les faibles ; les gagners, les vaincus ; les compétents, les incompetents ; les gens raffinés, les rustres ; les gens qui se cultivent, ceux qui laissent leur propre terrain en friche ; les gens éduqués, les gens grossiers ; ceux qui ont des manières, ceux qui n'en ont pas ; ceux qui cultivent leur corps, les maladroits, les patauds, ceux qui sont embarrassés de tous leurs gestes ; ceux qui savent parler, les infirmes de la parole ; les habitants des HLM, ceux des HSS ; les immodestes, les modestes ; ceux qui fréquentent les spectacles publics, les avachis de la télévision ; les clients des pubs, les habitués des tables en formica, et, suprême différence, les gens ouverts à l'étranger, parce qu'il fait partie de leur propre monde, les xénophobes, les racistes, les médiocres des habitats construits à bon marché, mal insonorisés, où l'on s'entasse, autant que possible entre gens de même origine et de même crasse et de même couleur et de mêmes humiliations. (Grâces à Calvin, ce portrait n'est pas genevois. Mais je voudrais que l'on m'explique si l'histoire de Genève, sous la conduite de son patriciat et de sa bourgeoisie, n'a pas été une histoire de refoulement délibéré des paysans catholiques afin qu'ils ne viennent pas salir le pavé de nos rues de leurs sabots crottés, ni souiller les murs de nos immeubles de leurs croyances et de leur pratiques obscènes, imprégnant de leur mauvaise transpiration jusqu'à leurs ombres. Dieu sait ce qu'ils pratiquent avec leurs bêtes, ces animaux-là ! Est-ce que les étables ne sont pas leur chambre à coucher ? Le bon goût aime l'hygiène ; la moindre odeur suspecte le trouble. Pour en être doué, il n'est pas possible d'exécuter un travail qui fait transpirer. Il fallait être catholique polonais pour endiabler le piano.)

Ce qui a été un vrai scandale – ou ce qui est encore un scandale – ce n'est pas le nazisme, mais qu'une idéologie nazie ait concerné et concerne encore des individus. Tant qu'une société produira des humiliations et des inégalités qui démasquent comme un mensonge les grandes proclamations de l'égalité démocratique – c'est-à-dire du respect égal des individus –, elle engendrera des frustrations de masse offrant à quelques malades de la volonté de puissance un matériau aisé à manipuler.

Réfléchissons au paradoxe sur lequel sont fondées nos sociétés européennes : on proclame partout le principe de l'égalité ; on la met partout en pratique selon le principe, jamais formulé, naturellement, qu'il y a des « égaux » plus « égaux » que les autres. Une majorité de gens vit dans des conditions qui leur rappellent constamment leur infériorité, dans le travail, dans l'habitat, dans leurs façons de s'habiller, d'utiliser des moyens de communication, de manger, de tromper leur ennui, de se détourner de la conscience d'un vivre au rabais. Par chance pour les chantres de l'égalité, qui ont besoin du principe pour se conférer le titre de représentants légitimes du peuple, il y a des conditions d'exister pires. Les « égaux moins

égaux » ont leur repoussoir qui leur donne l'illusion que, quant à eux, ils restent encore des hommes, qu'ils ne sont pas vraiment traités comme des « sous-hommes ». Hier, c'était les hérétiques, les sorcières, les croquants, les crétins des Alpes, les Juifs ; ce sont aujourd'hui les immigrés, sales, bruyants, fainéants, qui nous prennent notre boulot, notre espace, qui nous salissent nos femmes simplement en les regardant, qui trafiquent, qui volent, etc., etc.

Aurai-je oublié que mon sujet est la culture ?

Historiquement, à l'occasion de la dernière guerre, l'Europe a dû constater que la généralisation de la scolarisation qu'elle était en train de mettre en place depuis la fin du XIXe siècle était un échec sur le plan de l'éducation de ce que nous pourrions appeler les consciences. L'élévation générale des niveaux du savoir et des compétences qui lui sont liées (lire, écrire, calculer, mémoriser) n'a eu aucun effet sur la capacité des individus à porter un jugement critique sur les discours qu'on leur tenait. En Allemagne, il n'est pas jusqu'à la majorité des « gens cultivés » qui ne se soit laissée prendre aux slogans de la propagande nazie ou qui n'y ait consenti, serait-ce par passivité. L'amour des beaux objets et des belles œuvres, musicales y compris, peut être un signe de distinction, il n'ébranle ni la bêtise, ni la servilité. Il vous rend parfois incapable de reconnaître l'humanité d'un être humain parce que c'est dans la substance de cet amour que se nourrit le dégoût pour l'humain.

Les causes de l'échec de l'éducation sont complexes ; il en est une qui m'intéresse ici : l'appropriation de l'institution de l'enseignement, de l'école donc, par l'esprit philistin en pervertit la mission. Les objectifs de l'enseignement ne peuvent pas être la création d'une élite se sélectionnant peu à peu par des codes implicites, créateurs de connivences entre gens entendus². Ce doit être la création, chez l'individu, d'une culture qui l'ouvre sur l'universel.

Nous n'avons pas oublié Hannah Arendt : les objectifs de l'enseignement ne peuvent pas être non plus ce que certaines forces économiques voudraient qu'il soit, une formation, chez les individus, de compétences qui les préparent à être fonctionnels, à des degrés différenciés, mesurés par leurs performances réalisées dans les délais les plus économiques. En procédant ainsi, on ne cultive pas les individus, on les programme. Voici venir le temps des sciences cognitives qui sauront le faire avec efficacité. Je ne me fais pas beaucoup d'illusion : les élites politiques et économiques, avec leurs complices, les élites dans les divers champs des savoirs opérationnels, sous le regard indifférent ou moqueur des dilettantes et des grands esprits, n'ont jamais résisté à leur penchant dominant : asservir de grands ensembles humains auxquels on fait croire, à peu de frais, que l'on travaille pour leur bien, est non seulement profitable, mais procure une jouissance rare, qui donne le sentiment que, au moins, « pour être un homme, on est un homme ». Mais enfin, je fais partie du lot des imbéciles qui ont la coquetterie de croire qu'il vaut mieux ne pas être un homme plutôt que de l'être dans ces conditions. J'aimerais qu'être cultivé signifie se donner les moyens de résister aux grossièretés idéologiques des pouvoirs politiques, économiques, culturels, religieux (j'en oublie, sans doute).

² Je ne crois pas que l'ouvrage de Basil Bernstein, *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, éd. de Minuit, Paris, 1975, adaptation de *Class, Codes and Control, I*, 1971, ait en rien perdu de son actualité. Ce que dit Bourdieu dans *Les héritiers* et *La reproduction*, est si bien entendu que l'on passe très vite sur le propos ; il ne vaut même plus la peine de le lire. Et c'est ainsi que ce qui sert à dénoncer les modes de reproduction fondés sur des codes implicites, dont les usages sont rendus, dans l'institution scolaire, naturels, normaux, allant de soi, est récupéré par l'institution du savoir lui-même et neutralisé. Puisque le phénomène a été dénoncé « selon les règles », ça ne vaut plus la peine d'en parler. Continuons à danser.

Un enseignement doit former des élites, me disait à peu près un ami dans une conversation. Je crois encore voir son haussement d'épaule – il me semble qu'il a dû contenir un ricanement devant une opinion aussi stupide – lorsque j'ai répondu : un enseignement démocratique doit donner à tous les individus les moyens de se comporter en être adulte responsable dans tous les domaines où il exercera une activité, politique, économique, sociale. L'école doit donc être un apprentissage du jugement – par l'écoute et la critique des discours, la lecture et l'imprégnation critique des textes. L'usage de la langue, son enrichissement par l'usage des langues, est la condition de la formation de l'autonomie et de la pensée. L'école doit donc être le milieu de communication entre les niveaux de langue, afin qu'il n'y en ait pas d'indigent. Elle doit donner les fondements des savoirs qui rendront possible l'exercice d'un métier, mais, avant tout, de se situer dans le monde (connaissance du monde et pas seulement connaissance des mécanismes économiques). Il est des notions fondamentales de physique, de chimie, de biologie, d'économie, de droit, de sociologie, de science politique et religieuse (comment s'élaborent et se solidifient des systèmes de croyances ?), de psychologie, de science des communications qui sont au fondement d'une représentation du monde fondée en raison : il me semble qu'on ne peut se prétendre cultivé si l'on ne dispose pas de cet ensemble de représentations faisant barrage à tous les obscurantismes. Les mathématiques doivent être intégrés à cet ensemble à condition que l'on montre qu'elles sont avant tout un langage, nécessaire à la construction du savoir. Bref l'école doit développer les connaissances qui permettront à un individu de se comprendre et de comprendre la vie des couples, des groupes et des sociétés.

« Culture » vient donc, par le latin, d'une racine indo-européenne, qui signifie « aller et venir autour d'un axe ». La culture est d'abord celle de la terre. Les allers et retours étaient la condition du berger qui surveillait les troupeaux, du laboureur qui ensemait les champs. Annuellement, le cycle de ces allers et retours doit être renouvelé. « Cultiver », c'est inlassablement reconquérir la possibilité de l'humain dans un univers (composé d'hommes) « qui le nie » aurait dit Camus. On ne peut donc figer une culture en objets-fétiches. Il ne suffit pas de donner à un individu les moyens techniques – les savoirs – qui lui permettront d'exercer ses responsabilités à tous les niveaux : il s'agit de développer en lui la capacité de disposer librement de lui-même dans une relation à l'autre disposant librement de lui-même. Une culture qui ne conduit pas jusqu'à l'expérience de l'altérité, altérité en soi et altérité de l'autre, jusqu'à une rencontre de l'inaliénable, ne peut faire obstacle à l'exploitation de la femme par l'homme, de l'homme par l'homme, de l'homme par la femme. Car le respect se fonde le plus concrètement du monde dans la relation qui maintient sauves la différence et l'égalité entre féminin et masculin. La rencontre de l'inaliénable se prépare, me semble-t-il, dans une éducation de la sensibilité, soit dans tout ce qui permet de pénétrer les affects – peur, amour, haine, jalousie – d'intelligence, œuvres littéraires (théâtre, roman, poésie), peinture, musique, architecture, spiritualités. Levinas³ voyait dans la culture occidentale un mouvement dominant d'appropriation totalisant et totalitaire de la nature et de l'humain. Il considérait, avec raison, je crois, que ce mouvement totalisant laisse de côté une part essentielle, « la relation d'altérité avec autrui », telle qu'elle se manifeste, pour lui, par le visage. Une éducation qui ne prépare pas à la rencontre de la nudité, sans défense, habitée par la mort, du visage humain n'est qu'une domestication. La domestication n'a jamais appris à un être humain le respect de l'autre. Elle ne lui apprend que la soumission craintive, qui n'attend qu'une occasion pour se retourner en revanche. Je crois, malheureusement, que l'école est une institution qui a encore mission de domestiquer. Je ne parle pas des pratiques des enseignants qui, le plus souvent, sauvent l'institution parce que le respect est au fondement de

³ Emmanuel Lévinas, « Détermination philosophique de l'idée de culture », in *Entre nous. Essais sur le penser-à-l'autre*, biblio-essais, Grasset et Fasquelle, 1991.

leur éthique professionnelle. En revanche, je pense que les philistins existent, parmi les élèves, parmi les enseignants, au sein de ce que l'on appelle la hiérarchie.

Je reviens à cette conférence sur Lycophron d'où je suis parti. Il y avait donc une conférencière, grecque d'origine. Dans le hall du premier étage du bâtiment des Bastions, je vois arriver une femme tenant devant elle une canne blanche, yeux presque blancs, levés, fixes, la démarche elle-même précautionneuse. Avec quelque stupeur, je la reconnais. Nous avons fait des études de grec ensemble. Elle s'approche très près des personnes dont la voix l'a attirée, peut-être ; elle lève son visage vers moi, tout près, me regarde de ses yeux fixes, me reconnaît, m'embrasse. Bien, elle est grecque, elle vient écouter la conférence, me dis-je. Je connais les gens par leur visage, souvent j'oublie leur nom. Elle monte sur l'estrade : la conférencière, c'est elle. L'aveuglement l'envahit de façon inexorable. Est-ce depuis ce moment, je ne sais, elle s'occupe de lire et de déchiffrer les énigmes obscures d'*Alexandra*, en quelque sorte, « la pourfendeuse du guerrier » et de la guerre. Suivant le mouvement de la nuit qui l'envahit, elle s'immerge dans l'obscurité d'un texte, jusqu'à ce moment où, au cœur du texte, elle rencontre les Sirènes qui, après le passage d'Ulysse qu'elles n'ont pas réussi à fasciner et retenir pour qu'il se laisse enivrer et assoupir de leur chant de philistines, se vouent au silence par leur suicide. Avec les mots, sous l'énigme des mots, au contact du « soleil noir de la mélancolie », il lui est possible de créer la lumière en elle, de vibrer, en elle, avec une lumière si purement lumière qu'elle n'éclaire rien d'autre qu'elle-même. Je l'écoute parler depuis la colline d'où parle Alexandra-Cassandre, et qui est la colline d'*Até*, la colline de « l'aveuglement ». Elle est là, regard fixe, immobile sur une chaise, parlant devant un public qu'elle ne voit pas, parlant dans la nuit, s'absorbant en un texte qui, comme cette égide d'or dont Apollon recouvre le cadavre d'Hector afin qu'il garde le teint de l'aurore sur sa peau malgré les mauvais traitements qu'il subit de la part du guerrier sauvage, l'enveloppe peu à peu d'une lumière de l'au-delà du visible. Quelqu'un, ici, par la médiation d'une œuvre, sert de passeur vers de l'insaisissable. Lycophron a de la chance, me dis-je. Il avait fait un produit culturel : une femme en a fait une œuvre, à la façon d'une composition musicale qui se serait effacée au fur et à mesure de son exécution et qu'il aurait été impossible de « reproduire ». Mais en soi, son suspens, ineffaçable...

La culture n'est pas dans ce qu'on possède : elle est dans ce qui nous permet de faire œuvre d'humanité à partir de l'expérience de ce qu'il y a de plus fragile et de plus vulnérable, de plus éphémère, dans notre humanité. La culture doit être la ressource de notre présence d'esprit quand, ce qui menace, ce n'est pas seulement l'invasion du mauvais goût, mais son usage politique sous les apparences du sans-goût. Elle doit être une arme de résistance à ce qui menace de nous écraser, pas le moyen de nous caparaçonner de lourdes étoffes de brocart.

Par André Sauge
www.contrepointphilosophique.ch
Rubrique Philosophie
Mai 2005